Le Martyre de Mozart.

A travers la légende, aussi bien que d'après tous les portraits, Mozart nous apparait souriant, heureux de vivre, bon, avec une pointe de malice aux yeux. Sur ces traits aimables, nulle trace de lutte ni de souffrance. Même, dans le Mozart de trente-quatre ans peint par Tischbein, à Mayence, un an avant la mort, c'est-à-dire à l'heure des plus terribles épreuves, aucune révolte, aucune angoisse, pas même le reflet d'une douleur intérieure. Jusqu'au dernier jour, la sérénité reste la dominante de cette extraordinaire physionomie d'artiste. Et pourtant nul homme n'eut autant de raisons de se dire malheureux. Il n'en est pas qui gravit un aussi rude calvaire.

***

Tout le monde sait que l'enfance de Mozart et sa première jeunesse furent une suite de triomphes. Enfant prodige et vraiment prodigieux, il se vit partout fêté, acclamé. Et, par une cruelle ironie, c'est à l'heure où le génie éclate que l'enthousiasme se refroidit. A mesure que l'artiste s'élève, la foule se détourne et Mozart voit ses chefs-d'œuvre méconnus, tout au moins de la masse du public, au point que jamais il ne parvient à saisir le succès définitif, absolu, qui fait l'artiste populaire, et le met à l'abri des difficultés de l'existence.

C'est déjà une dure épreuve, pour un homme de cette taille, de voir son œuvre incomprise. Mais combien s'aggrave le mal, si les siens en souffrent, s'il ne parvient pas seulement à leur assurer le nécessaire! Entasser les chefs-d'œuvre et voir sa femme, ses enfants condamnés aux privations, n'est-ce pas une cruelle torture? Nous ne sommes, pourtant, qu'au commencement de ce long et terrible martyre!

Après les demi succès des "Noces" et de "Don Juan"—des désastres, au point de vue pécuniaire—une maladie grave de Constance, sa femme, fut pour Mozart le commencement des grandes épreuves. Le médecin ordonne les eaux de Bade. Mais il faut de l'argent! où le trouver? C'est en vain que le pauvre artiste frappe à toutes les portes. Aucune ne s'ouvre. Editeurs, amis fortunés, tous se dérobent. Tous, non pas! Voici qu'un humble maître d'école de Bade offre sa maison et sa table. N'a-t-on pas dit que c'est la pauvreté qui vient en aide à la misère? A cet excellent homme Mozart dédie le sublime "Ave Verum." Retenons, honorons le nom obscur de Stoll. Jamais on ne devrait inscrire à un programme l'admirable motet, sans l'accompagner de la glorieuse délicace: "A Stoll, Mozart reconnaissant." Quant à l'éditeur à qui s'était adressé le musicien aux abois, savez-vous ce qu'il répondit, en tirant de sa poche deux ducats—une aumône? "Faites de la musique plus facile, elle se vendra mieux." A quoi Mozart réplique, sans colère: "Il ne me reste qu'à mourir de faim." Ce n'était plus, en effet, qu'une question de temps.

Voici peut-être une éclaircie, dans ce ciel sombre... Pour tout autre, ce serait le calme définitif, la paix, le salut. La place de maître de chapelle de l'Empereur est vacante; Mozart la demande. On la donne à Salieri, déjà muni d'un poste avantageux qu'il abandonne, et qui suffirait à l'auteur de "Don Juan." Cette fois encore, on lui préfère Umlauf, un faiseur de musique de danse. Mozart a encore un espoir; les enfants de la famille impériale sont en âge de commencer leurs études. Humblement, le maître sollicite cet emploi de professeur. Umlauf encore lui barre le chemin. Dernière chance de salut, et le pauvre maître s'y accroche avec énergie, car jamais il ne s'abandonne, et sa force morale égale son infortune. On décide, à Francfort-sur-le-Mein, de grandes fêtes musicales, à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold II. S'il obtient qu'on lui en confie l'organisation, Mozart est sauvé! On lui préfère encore Salieri. Le maître se contenterait de la seconde place: on la donne à Umlauf. Eh bien! qu'on le prenne seulement comme musicien d'orchestre, violon, timbalier.... il ne se plaindra pas! Salieri ne daigne pas répondre.

C'est alors qu'à bout de ressources et d'espérances, le pauvre maître se résigne à reprendre, à trente-quatre ans, le bâton du voyageur. Comme naguère, il va courir le monde et donner des concerts! C'est dur, quand on est l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.... Mais il faut vivre et nourrir les siens. Mozart n'hésite pas.... Encore faut-il qu'il laisse à sa femme quelque argent, pour attendre le retour. Que faire? Il engage aux mains d'un usurier ces bijoux — montres et tabatières —qui lui furent donnés par les souverains, au temps de sa glorieuse enfance. On lui en promet mille florins. Au dernier moment, l'abominable usurier n'en donne que cinq cents, libellant ainsi le reçu: 1,000 florins, dont 500 en marchandises!.... Il faut bien se soumettre, et le pauvre grand homme, épuisé, atteint déjà du mal qui va l'emporter, arrive à Francfort, où se pressent les foules avides des spectacles et des fêtes du couronnement. On ne fait pas attention à celui qui n'est plus l'enfant prodige, et, après de vains efforts, Mozart se décide à tenter ailleurs la fortune. Mayence, Munich, Manheim le voient passer avec indifférence. Il lui faut battre en retraite. De retour au foyer, après un insuccès complet, il adresse aux magistrats municipaux de la ville de Vienne une requête très pressante, pour obtenir le poste de suppléant aux fonctions de maître de chapelle de la cathédrale, le titulaire Hoffmann étant fréquemment retenu à la chambre par l'âge et la maladie. Cette fois, on fait droit à sa demande. Mais attendez la suite: on le nomme suppléant, "à titre gratuit ..." avec promesse de succession .... Quelques mois plus tard, le vieil Hoffmann devait enterrer .... son prétendu "successeur!"

Voici venir enfin, avec la "Flûte enchantée," le triomphe attendu, le grand succès d'argent.... Mais ce n'est pas à Mozart que vont les écus. La "Flûte enchantée" fut, pour "l'impresario" Schikaneder, menacé de faillite, le salut et la fortune. Cédant à son bon cœur, et aux supplications de son ancien ami, Mozart avait consenti à jeter sa divine musique sur le plus médiocre des poemes, et l'œuvre était allée aux nues. Et tandis que s'emplissaient les caisses de Schikaneder,—le succès étant durable, universel, cette fois,—Mozart ne tirait de la glorieuse aventure qu'une centaine de florins, en admettant qu'ils les ait touchés, ce que certains contestent.

Vaincu, trahi plutôt par ses forces, Mozart n'a plus qu'à mourir. Il le sait. Il le sait depuis longtemps. Il lui reste à écrire un dernier chef-d'œuvre, ce merveilleux "Requiem" que sa main défaillante trace sur son lit de mort... et qu'il laisse inachevé.

Par une suprême ironie, c'est à l'heure où commence cette longue et cruelle agonie que la fortune se décide à lui sourire. Un cercle de grands seigneurs hongrois lui offre une pension de 1,000 florins, à la seule condition qu'il continue d'écrire des chefs d'œuvre. La Hollande se montre plus généreuse encore et voici que, de Londres, Da Ponte, l'auteur du poème de "Don Juan," lui écrit que les Anglais veulent l'avoir parmi eux. Qu'il arrive, au plus tôt! On lui assure d'avance une position magnifique.

Il est trop tard! Sans la moindre amertume, avec cette prodigieuse sérénité où se mêle seulement quelque mélancolie,—et encore combien résignée!—il répond à Da Ponte,—ce sont les derniers mots tombés de sa plume: "Je voudrais suivre votre conseil.... Mais je sens que mon heure est près de sonner. Je touche aux limites de la vie, je vais mourir avant d'avoir joui de mon talent, et pourtant la vie est si belle, la carrière s'offre à moi maintenant sous de si heureux auspices! Hélas! on ne peut changer sa destinée. Personne, ici bas, n'est maître de son sort, et je dois me résigner. Il en sera donc comme il plaît à la Providence! Quant à moi, je dois terminer mon hymne funèbre et je ne veux pas laisser mon œuvre inachevée."

D'une main fiévreuse, il écrit le "Lacrymosa" du "Requiem," confident de ses dernières angoisses, et la plume ne s'arrête qu'avec le dernier soupir.

***

La mort! Pour tous, c'est le repos. Pour quelques méconnus, c'est l'heure de la réparation. Mais non, l'adversité poursuit Mozart jusqu'au delà du tombeau.

Il laissait à sa veuve une situation déplorable: 200 florins, pour faire face à 3,000 florins de dettes,—dont 250 au seul pharmacien! Quelle figure font ici ces prétendus amis — quelques uns sont riches, pourtant,—qui, après avoir laissé mourir de faim le grand artiste, permettent qu'on l'enterre comme un gueux? Et nous ne sommes pas au bout.

Le jour des obsèques, Constance est au lit, malade, suivant sa coutume. Les enfants sont trop jeunes pour suivre le cercueil! Arrivent les porteurs: le convoi se met en marche.

Combien sont ils au rendez-vous funèbre, par cette triste journée de décembre 1791? Six, dont le louche Salieri. On part pour le cimetière, par un temps effroyable. Le ciel a pris le deuil: une tempête de neige s'abat sur le cortège. Et voici qu'à chaque tournant de rue, lâchement, les amis s'esquivent, un à un.... si bien qu'à l'arrivée les porteurs, restés seuls, se regardent avec stupeur. L'argent ayant manqué pour acheter un coin de terre, on jette dans la fosse commune la dépouille glorieuse....et tout est dit!

Quelques jours après, Constance, à peine rétablie, court au cimetière pleurer et prier sur la tombe de son mari....Mais où la trouver?.... Rien ne la désigne aux regards. Elle interroge le gardien du cimetière qui ne connait pas "Monsieur Mozart." Et nul ne renseignera la malheureuse, car les porteurs, gens de passage, sont dispersés aux quatre coins de la grande ville.

Quand, longtemps après, en 1859, on érigea dans le cimetière de Vienne un monument funèbre —expiatoire! — à la mémoire de Mozart, on dut s'arrêter à la place "probable" où reposaient les restes du grand homme.

LA Procession Sautante d'Echternach

Le mardi de Pentecôte s'est accompli une fois de plus à Echternach un rite célèbre dont la tradition, depuis des siècles, se perpétue fidèlement. Depuis des siècles, en ce mardi de Pentecôte, Echternach rend à son patron, saint Willibrord (pour avoir jadis, assure la légende, délivré la région de la danse de Saint-Guy), le même hommage dont l'étrangeté fait sourire mais dont la gravité finit par émouvoir.

Dès le lundi et même le dimanche, les croyants et les curieux affluent par milliers vers la petite cité luxembourgeoise, pittoresquement située dans la vallée de la Sure, aux confins de la Prusse. Le mardi, au petit jour, les derniers fidèles arrivent par groupes, bannières en tête, le dos chargé d'un sac ou d'un énorme parapluie, se hâtant au pèlerinage; et le touriste profane, séduit en ce radieux matin de mai par la beauté de la rivière, coulant limpide et calme vers la Moselle, au travers des collines boisées de chênes ou trouées de rochers abrupts, ne reste point indifférent à l'allégresse de cette foi.

Tous, après avoir communié dans l'église paroissiale, se dirigent en foule vers la Sure, qui marque la frontière, franchissent le vieux pont et s'assemblent en territoire allemand, devant une croix antique. Le prêtre prononce quelques mots d'exhortation, puis—il est environ huit heures—la "Maximilian gtocke," le bourdon monumental que l'Empereur donna jadis en souvenir de son pèlerinage, sonne à toute volée. Alors un frisson parcourt cette foule jusque-là recueille: il faut accomplir le vœu, danser la litanie du grand saint Willibrord. La fanfare de la ville éclate et, derrière elle, sur le rythme connu de tous, transmis par les anciens, redit dans les veillées, hommes et femmes se mettent en marche. Il forment comme un bloc mouvant qu'on voit—ainsi le flot—avancer puis reculer, avancer de nouveau puis reculer encore, marée qui progresse lentement. Le rythme est de cinq pas en avant, puis de trois en arrière, sur le même motif répété à l'infini. Le vœu doit être accompli avec l'effort le plus sincère et chacun s'y donne corps et âme. Les jeunes gens sautent aussi haut qu'ils peuvent; les jeunes filles, unies par les mains, font mouvoir leurs robes dans une danse plus légère, et suivent le rythme par deux pas en avant et un pas oblique en recul; les vieux, bras dessus bras dessous, s'efforcent de soutenir la cadence de l'éternelle litanie: "Bitte für uns, heilige Willibrord!" En tête, devant la fanfare, les pèlerins priants (ils n'ont point fait vœu de danser) ouvrent la marche, clergé en tête.

On imagine l'impression profonde, souvent contagieuse, que peut produire la vue de ces huit ou dix mille croyants sautant vers les reliques du saint—car c'est là le but du pèlerinage. A travers les rues de la petite ville, la procession poursuit sa danse bondissante, ceux des villages voisins en tête, par politesse, précédés de leurs musiciens. Y jouer d'un instrument est œuvre méritoire, et jadis nul musicien ne pouvait prendre part à la fête de son village s'il n'avait, dans l'année, joué à Echternach. On arrive enfin à l'église paroissiale, au pied du grand escalier de soixante marches qu'il faut "sauter" dans le même mouvement de deux sur cinq,—et tous, en effet, bondissent le long de la rampe, écrasés mais soutenus par le nombre, pénètrent dans le sanctuaire, font le tour du maître-autel où reposent les ossements du saint et accomplissent ainsi leur vœu.....

La distance du pont à l'église est d'environ quinze cents mètres et la procession dure près de quatre heures! Pourtant les accidents sont rares. Ainsi qu'il arrive aux derviches tourneurs, l'exaltation des pèlerins est telle qu'ils ne sentent pas la fatigue. Tout au long des rues, ceux qui regardent leur tendent des verres préparés sur des tables ou sur le bord des fenêtres: ils les prennent d'un geste hâtif, sans interrompre la danse sainte. Les visages fanatisés ne se détournent pas du but.

Cette musique invariable et qui soutient l'effort de la foule n'a jamais été écrite. Chacun l'a recueillie d'oreille—et les musiciens l'agrémentent. Simple et sans art, elle atteint pleinement son but. Elle discipline, sous un même rythme, ces milliers de croyants étrangers l'un à l'autre; elle impose à leur esprit une même orientation.

L'origine de cette fête étrange reste bien nébuleuse. Est-elle vraiment un hommage à saint Willibrord? on n'est ce point un de ces vestiges du paganisme auxquels l'Eglise s'est si souvent heurtée? M. Brimmeyr, le père de l'estimé bourgmestre d'Echternach, l'a recherché dans une intéressante étude. Il est certain que les prêtres hésitèrent longtemps à admettre cette promenade à l'intérieur du sanctuaire qui en paraissait une véritable profanation. Elle rappelait les Saturnales et le paganisme de Rome qui transforma Trèves, si proche, et a laissé son empreinte à Echternach même, dans l'arche du vieux pont qui domine la Sure.

Quoi qu'il en soit, la cérémonie conserve quelque chose de grave à la fois et de chaste qui la distingue, sans confusion possible, des fêtes païennes, aussi bien que de nos antiques fêtes des fous. Du commencement à la fin, les pèlerins ne cessent d'être sérieux et, pour mieux dire, inspirés. Jamais la cérémonie n'a dégénéré en bacchanale. Ils accomplissent un rite où les uns voient une oblation, d'autres le culte des traditions passées,—dont nul ne connait le sens,—et il y a pourtant, sur ces pauvres visages épuisés de fatigue, une sérénité qui impose le respect.

STAFOLIFE FEED.

Notre Nourriture est le Soutient De Notre Vie Animal : : : : :

Manufacturé par

LAWRENCE & HAMILTON

603 Hennen Bld'g., Nlle Orléans, Lne.

Phone, Main 2560.

7 avril—3m—dim jeu

ABADIE'S WINE CELLAR

401 Avenue de l'Esplanade, coin de la rue N. Peters.

VINS FINS ET LIQUEURS

Importés et Domestiques.

L. E. ABADIE & FRERE,

Successeurs de J. B. Abadie & Cie.

Alimentation des familles avec des vins et liqueurs pure. Phone Hemlock 1018-L.

5 aout—1an—dim

CONSULAT DE FRANCE

Godchaux Building, 306-07

Recherches de famille:

M. Albert Maillet, déserteur du Kléber est prié de faire connaitre son adresse.

On recherche les héritiers de François Cassagne, natif de Labarthe-Inard, Haute Garonne venu à la Nouvelle-Orléans vers 1865.

Recherché également pour intérêt de famille:

M. Auguste Macé, âgé de 65 ans, originaire de Bordeaux, ex-directeur d'assurance.

oct—1906

E. J. LOUAPRE,

Fournitures pour Epiceries et Buvettes.

ARTICLES EN BOIS, OSIER, VERRE ET FERBLANC.

—Seul Agent des—

Balances Howe et des Porte-Balais Suspendus.

233 RUE DECATUR.

P. O. Box 1367—Nlle-Orléans, Lne

Téléphone 2540—11.

31 mars—1 an—dim

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Ligne directe au Hâvre, Paris (France)

Partant tous les jeudis, à 10 h. A. M.

Du quai No 42, Rivière du Nord, pied de la rue Morton.

*LA LORRAINE, 20 juin.
*LA SAVOIE, 27 juin.
*LA TOURAINE, 4 juillet.
*LA PROVENCE, 11 juillet.
LA BRETAGNE, 18 juillet.
*LA SAVOIE, 25 juillet.

*Vapeurs à double hélices.

NOUVELLE-ORLEANS-HAVRE

LIGNE DIRECTE.

S. S. MEXICO, 18 juin 1907.

(Prend des passagers d'entrepont.)

Passage de Première Classe - - $80.00
Passage d'Entrepont - - - - - $37.00

FRANK J. ORFILA, Agent général du Sud No 802 rue Common, bâtisse Hennen.

1er mars—1 an

CHEMINS DE FER

TICKETS DE TOURISTES D'ETE MAINTENANT EN VENTE

—VIA—

SOUTHERN PACIFIC — SUNSET ROUTE

A Denver, Colorado Springs, Pueblo, Los Angeles, San Francisco, Portland et autres points.

Taux peu élevés, Arrêts, Routes Diverses.

Prenez des informations au

BUREAU DES BILLETS EN VILLE,

227 RUE ST-CHARLES.

PHONE MAIN 4027.

1er sept—

LA— LIGNE DE JAMESTOWN VIA L&N

Chars dortoirs Pullman pendant tout le trajet, quittant la Nouvelle Orléans chaque jour à 8 heures p. m. sur la

NEW YORK AND NEW ORLEANS LIMITED,

arrivant à NORFOLK (Exposition de Jamestown) à 9:55 heures a. m. le deuxième matin. Ceci est le seul train de la Nouvelle Orléans composé exclusivement de char Pullman équipé et vestibules d'un bout à l'autre du voyage. Pas de billets de deuxième classe reçus sur ce train.

Char de Club, Char de Salle à Manger et Char d'Observation.

Plusieurs taux à bon marché pour l'aller et le retour et différentes routes

Renseignements détaillés au Bureau des Billets du L. & N. Téléphone Main 4093.

15mars—

CHEMINS DE FER

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD

VOYAGE A PRIX MODIQUE DE LA Nouvelle-Orléans à New York.

—VOIE DE—

Chicago, Detroit, Niagara, Saratoga

Un voyage sur le Lac Erie et la rivière Hudson.

$41.80 du 2 au 7 juillet pour aller et pour le retour jusqu'au 15 juillet.

Les billets permettront de s'arrêter à Detroit, pour aller à Buffalo, soit par chemin de fer ou par bateau, s'arrêtant aux Chutes du Niagara; de là à Saratoga et à New York, par bateau sur la rivière historique de l'Hudson.

C'est un voyage exceptionnel.

Pour plus amples informations s'adresser à

ILLINOIS CENTRAL R.R.,

Bureau des Billets en Ville.

141 Rue St-Charles.

Phone 3615 Main.

"Ozone Route"

NEW ORLEANS GREAT NORTHERN

EXCURSIONS $1.00

POUR L'ALLER ET LE RETOUR — LES — DIMANCHES ET MERCREDIS Nouvelle Orléans, Lne. — POUR —

Covington	Maud
Claiborne	Mandeville
Abita Springs	Burford
Mandeville Jct.	Lacelle
Ste. Tammany	Pleasant Grove
Florenville Jct.	
Bogalusa	Rush
Rio	Talisheek
Gravelpit	Wortham

Le train quittant la Station de la rue Carondelet 7:20 a. m. Arrivant à la Nouvelle Orléans à 7:20 p. m.

LES BEAUX CHARS VESTIBULES SUR TOUS LES TRAINS, INCLUANT LES CHARS CAFE-SALON.

Pour plus amples informations s'adresser à

G. B. AUBURTIN, C. F. & P. A.

No 705 rue Gravier, sous l'Hôtel St. Charles.

(Phone Main 488.)

27 sept—27

La Compagnie de Chemin de

Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bulletin observé 2 AVRIL 1906	Arrivées Quotidiennes
No 8	Express de Memphis	No 7
3:15 m	Trains réguliers de Memphis, Tenn., faisant des stations locales.	9:15 a. m.
22	Express de jour local	No 21
:00 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires	4:45 p. m.
No 34	Bayou Sara Accom'tn	Non
p. m.		a. m.
No 36 :00 m.	Excursion Dimanche	No 35 9:45 p. m.

BUREAU DES TICKETS, ST-CHARLES ET COMMERCE.

JOHN A. SCOTT, Assistant Gén. Agt. Pass.

A. J. McDOUGALL, D. P. A., Nouvelle Orléans.

Q. & C. ROUTE

New Orleans and Northeastern Railroad.

LES EXCURSIONS DU MERCREDI A

LUMBERTON, Miss.,

AUX POINTS INTERMEDIAIRES

seront reprises

LE 10 AVRIL,

Avec le même horaire que

L'EXCURSION DU DIMANCHE

Quittant la Nouvelle Orléans 7:40 heures a. m.

Bureau où se vendent les billets,

211 rue St-Charles.

Dépôt au coin des rues Press et Levee.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 2 juin 1907

LA Beauté du Diable

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

Les Loups et l'Agneau

(*Suite.*)

Cette situation singulière dura quelques semaines, sans que Nathalie pût surprendre la preuve qu'elle attendait. Aux observations de son mari, Suanne répondait qu'elle était souffrante. Elle semblait souffrante, en effet, et chose étrange, chaque fois qu'elle avait à expliquer ainsi la vie de repos à laquelle elle se contraignait, ses traits se transfiguraient, une ardente expression, une expression de joie inouïe et presque divine passait dans la pureté de ses yeux d'enfant. Sa bouche tremblait comme si elle avait voulu laisser tomber un secret sur le cœur en fête de Croix Vitré, puis elle se taisait... l'heure, sans doute n'était pas encore venue de confier son bonheur....

Et, toute à son idée fixe, Nathalie se disait:

—Elle a des remords.... elle finira par se trahir....

La parente pauvre avait pris de l'autorité à Royaumont, aimant à s'occuper de ce qui s'y passait, surveillant le personnel et s'en faisant aimer. La comtesse n'en prit point ombrage, pas plus que son mari. Ces deux créatures d'élite, n'ayant jamais été trahies, ne voyaient jamais le mal.

—Laissons-la faire, disait Suzanne. Elle est fière et se trouve chez nous dans une condition inférieure. Elle veut reconnaître, par les soins qu'elle donne à notre maison, le service que nous lui avons rendu. Plus nous paraîtrons lui en savoir gré, et plus ce service lui sera facile à supporter.

C'est ainsi que Nathalie prenait lentement l'autorité qu'on lui abandonnait...

Marberoux venait parfois au château. Croix-Vitré aimait son allure pittoresque, sa parole animée et, la vivacité de son esprit. Il l'avait reçu à sa table, à plusieurs reprises, certains jours de chasse.

Chaque fois, la veuve avait surpris le regard de l'ancien chemineau brûlant de sa flamme le visage alangui de la comtesse. C'est alors qu'elle jeta la première pierre dans l'onde calme d'un bonheur que rien n'avait troublé jusque-là.

C'était un jour où le frère et la sœur se trouvaient seuls. Marberoux venait de s'éloigner. Et la comtesse, qui avait paru plus souffrante, avait regagné son appartement, nerveuse et les yeux noyés de larmes.

—Mon frère, dit la veuve, je suis trop ton obligée pour ne pas veiller sur ton existence de paix et de joie.... Et je serais coupable si je ne t'avertissais pas ...

Hubert abaissa le journal qu'il lisait. Et non sans surprise:

—M'avertir de quoi, je te prie?

—Suzanne est souffrante.

—En effet, depuis quelque temps, mais je suis sans inquiétude.....

—Il se peut, après tout, que ce ne soit qu'une souffrance... morale.....

—Ce qui veut dire?

—Ce qui veut dire que tu es aveugle si tu ne t'es pas encore aperçu que Jérôme Marberoux lui fait la cour.....

—Eh bien, dit le comte en riant, dédaigneux, c'est lui qu'il faut plaindre.

—Peut-être, murmura-t-elle en dessous.

Et sa parole tomba comme une goutte de poison distillé par des lèvres pâles.

—Qu'est ce que tu sais? Pourquoi hésites tu?

Toutes les fois que Suzanne sort pour une promenade à pied .... c'est pour un rendez vous avec cet homme.

—Tu mens!

—Mon frère dit-elle, indignée.

Il soupira, anxieux.... Oui, le trouble était dans son âme.

—Pardon!..... Mais parle sans réticence.... Qu'as-tu surpris en ces rendez vous?

—Rien, car ils sont prudents .... et je ne peux pas les suivre de trop près....

—Suzanne ne sort presque plus....

—Elle a deviné mes soupçons.

—Ah! non, non, je ne veux pas te croire.... fit-il avec violence.... ce serait infâme.

Ils restèrent silencieux. Le poison corrodait ce cœur, en confiant toujours.

Elle dit, insinuante:

—Veux-tu que je veille? Si tu veux-tu t'en occuper seul?

Il hésita. Puis sa voix se fit enrouée quand il dit:

—Je me tairai.... Toi, veille

ment a-t-il opéré en toi depuis ta dernière et lointaine visite.

Tu ne m'embrasses plus..... Tu me rudoies, tu me dis: "Vous!"

Hier, pour quelques heures, tu étais redevenu le gentil cousin des années passées, ça n'a pas duré longtemps.

—Ma cousine, répondit Hermann avec une politesse que l'affectation rendait insolente, les familiarités d'autrefois ne sont plus de saison.... Elles ne seraient plus convenables. Nous devons les supprimer. En tout cas, moi, j'y suis bien résolu.

—Quel ton cassant, Hermann; Quelle voix dure! Je ne te reconnais plus.

—C'est vrai, je ne suis plus le bon petit garçon d'autrefois, le bon cousin, facile à mener, facile à berner.... un imbécile....

—Que veux tu dire? demanda Fernande, mise en éveil et prévoyant une attaque.

—Je veux dire que je ne suis pas fâché de causer un peu avec vous à cœur ouvert. Il est temps de lever les masques.

—Lever les masques! Quels masques?

Il la regarda, railleur.

—J'ai surpris vos agissements et je ne suis pas disposé à me laisser jouer plus longtemps.

—C'est à moi que s'adressent ces violentes paroles! s'écria Fernande. Mais pourquoi? Que signifient-elles?.... Je ne comprends pas.

—Ne faites pas l'ignorante! Vous savez fort bien ce dont il s'agit.

—Moi.... je sais?....

Tout en parlant Hermann s'était assis sur un petit canapé Louis XVI près de la fenêtre. Fernande se rapprocha de son cousin et se plaça tout à côté de lui. Il ne fit rien pour s'écarter, mais son attitude se fit insolente.

—Hermann, il faut que tu m'expliques, dit Fernande, ce que tu as contre moi. Je t'assure ... Je vous assure.... que je ne sais pas ce dont il s'agit, et ce que tu as à me reprocher. Voyons, ajouta-t-elle en se penchant d'une façon câline, c'est pour me taquiner, n'est-ce pas? Te rappelles-tu autrefois, il t'arrivait de feindre une grande colère ou un grand chagrin. Moi, très crédule, je prenais tout au sérieux. Je cherchais à te calmer, à te consoler.... et tout à coup tu éclatais d'une grosse joie et tu me disais: "Oh! la petite sotte qui n'a pas vu que c'était pour rire!" Allons, Hermann, ne fais plus le méchant, souris un peu.

Il la regarda d'un air méprisant. Puis, tout à coup, sa colère amassée se dégagea. Il eut des paroles injurieuses que le ton dont il se servit rendait plus blessantes encore:

—Vous êtes très forte. Vous vous dites que, après avoir berné le père, le meilleur coup, la solution la plus avantageuse, serait de prendre le fils.... Malheureusement, cela tombe à faux .... Vous avez beau rendre votre voix plus douce, me regarder avec des yeux qui promettent, je suis cuirassé. Alors, c'est la grande séduction? Mademoiselle veut me séduire. Vos charmes sont bien jeunes pour jouer ce rôle, et c'est vraiment inutile; j'ai, de mon côté, trop d'expérience. Si vous comptez sur ma faiblesse d'homme pour arriver à vos fins, vous vous trompez. Vos caresses et votre grâce n'ont pas de prise sur moi.... J'aime ailleurs.

Il s'excitait à ses propres paroles et, tandis que Fernande se taisait, ne pouvant en croire ses oreilles, il continua:

—Mais je vous fais mes compliments et j'en fais aussi à ceux qui vous ont appris l'art de prendre les hommes. Vous êtes très jolie et vous savez vous servir de vos armes.

Il se mit à rire bruyamment.

—Qui m'aurait dit qu'on enseignait de si singulière morale dans ce château? Vous avez une façon de vous adresser aux hommes qui doit vous procurer des conquêtes sur les jeunes messieurs du voisinage.

—Que dis-tu? s'exclama enfin Fernande. N'es-tu pas comme mon frère?

A continuer.